

Par-delà le bien et le mal

Un millionnaire innocent Stephen Vizinczey

Traduit de l'anglais par Béatrice Viere.
Ed. Rocher/Anatolia, 21,90 €.

Il existe un privilège à ne connaître le succès que sur le tard : il n'en est généralement que plus fulgurant. Le voile jeté des années sur une œuvre, loin de la ternir, la rehausse d'autant quand on la découvre. Ainsi du premier livre de Stephen Vizinczey, écrivain hongrois émigré aux États-Unis, *Eloge des femmes mûres*, publié aux Editions du Rocher en 2001, et qui compte déjà autant de rééditions que d'années écoulées depuis sa parution à l'étranger en... 1965.

Réjouissons-nous : son second roman, *Un millionnaire innocent*, paraît aujourd'hui avec à peine vingt ans de retard. Le temps n'a en rien entamé la force du roman et lui assurerait presque un statut de classique instantané – juste retour des choses pour un écrivain tourné vers les « classiques ». *Un millionnaire innocent* tient en effet un peu du conte philosophique – dans sa façon simple et ludique d'aborder des questions majeures, dans la manière édifiante dont s'enchaînent des péripéties incongrues –, ainsi que du grand roman du dix-neuvième – recours au réalisme psychologique, à la description minutieuse des faits, la peinture de sentiments particuliers se mêlant à celle des mœurs de toute une époque.

« Je deviendrai riche sans enquiquiner personne, sauf les poissons », déclare Mark Niven à son père : le jeune *wannabe* millionnaire s'est mis en tête de découvrir la *Flora*, un brick chargé de trésor, coulé quelques siècles plus tôt au large



HANNAH / OPALÉ

Entre conte philosophique et grand roman du dix-neuvième, Stephen Vizinczey explore en virtuose la complexité du monde.

du Pérou... Mark possède une candeur toute voltairienne, doublée d'une volonté de « marcher droit au but » toute stendhalienne (l'écrivain est l'un des modèles avoués de Vizinczey) et nous entraîne de Tolède à Paris, de Gênes à Londres et de New York aux Bahamas. Il se heurtera partout aux méchants de notre temps – au fond les mêmes depuis toujours : les hommes puissants et les hommes jaloux

(avocats de talent et industriels médiatiques), les brigands et les marchands (respectueux mafiosi et galeristes new-yorkais).

Maîtrise de la narration, sens du burlesque, écriture vive (l'écrivain ne se relâche que lorsqu'il s'agit de décrire les rapports sexuels et semble apprécier tout particulièrement les comparaisons aquatiques : les femmes s'épanchent, les hommes jaillissent comme un torrent...) et aphorismes croquants (« les gens prisonniers de procédures judiciaires sont perdus pour le monde », « nul doute que le fait d'éliminer la politesse de la société est une façon rentable de hâter l'arrivée du jour où les gens se mordront dans la rue », etc.), *Un millionnaire innocent* mérite déjà sa lecture. Mais c'est surtout la façon dont, tout au long du livre, Vizinc-

zey nous fait sentir, juste sous la surface clapotante du récit, la complexité, l'absurdité et la cruauté du monde, qui est le plus admirable. Chaque événement, chaque personnage est porteur du problème et de sa solution, chaque action entraîne sa réaction opposée, les plus petites choses décident des plus grands destins, les bonnes intentions servent les pires desseins. La construction du livre et son style même sont contaminés par ce chaos, et on lit des phrases aussi improbables que : « Protégé par le sens de l'honneur et de la vertu d'un gangster, Mark se retrouva libre de se nuire autant qu'il le pouvait. » Le bien et le mal n'ont plus cours, pas plus que le vrai et le faux (les avocats complotant efficacement à faire perdre tout sens aux mots et aux valeurs qui y sont attachées), seul le hasard compte, plus fort que tout.

Juste avant de se lancer à corps perdu à la recherche de la *Flora*, Mark avait décidé d'écrire son journal. « Mais se donnera-t-on la peine de lire ce que j'écris ? Je perds sans doute mon temps. A quoi bon ? Les hommes ne sont pas frères, mais étrangers, et personne ne s'intéresse à l'histoire de personne. Les gens se foutent des autres », furent ses premiers et derniers mots. Pêché originel, commis par tous et source de tous les maux, que de ne plus croire que « la vie de chaque homme est liée à la vie de tous les hommes » et que « chaque histoire n'est que le fragment d'une seule histoire ». Quand un écrivain fait ce genre de constat, il est facile de deviner ce qu'il a à conseiller... Mais Vizinczey le fait discrètement, sur le ton de la blague, au détour d'une simple phrase (« ce qui fait que les gens sont bons ou mauvais (...) c'est la puissance de leur imagination »), ou en rendant hommage à ses illustres prédécesseurs. Ainsi le jardin à cultiver prendra la forme d'un grand plateau de cinéma, où se rejoue un classique de la littérature. Mais attention, nous rappelle le réalisateur, l'heure, aussi, tourne.

Aimé Ancian